

COMPTE RENDU NON THÉMATIQUE



GUÉRIN-PACE France et Elena FILIPPOVA, 2008, *Ces lieux qui nous habitent. Identité des territoires, territoires des identités*. Paris, Éditions de l'Aube, 275 p. (Cécile Campergue)

Cet ouvrage est issu d'une rencontre organisée les 7 et 8 juin 2007 à l'Institut national d'études démographiques (INED) sur la thématique suivante : « Territoires identitaires, identités territoriales : un lien complexe », rassemblant les contributions d'anthropologues, de géographes et de sociologues. Son propos est d'éclairer d'une manière pluridisciplinaire la relation entre identité(s) et territoire(s) à l'aide de terrains contrastés, tels que la Corse, la Malaisie, la Bretagne, le Languedoc ou le quartier du Marais à Paris. L'avant-propos, très court, nous situe brièvement les contributions des auteurs, rappelant qu'est privilégiée ici la construction identitaire comme processus d'identification relationnel, inachevé, et non figé.

Les termes identité(s) et territoire(s), interrogés par plusieurs auteurs, sont déclinés sous plusieurs dimensions. Un territoire nous appartient-il ou appartenons-nous au territoire ? Pour répondre à cette question, on peut envisager l'essence des lieux d'attachement ou bien mettre en évidence la nature du lien qui attache un individu à différents lieux. Dans la première partie consacrée à la composante spatiale des identités, France Guérin-Pace et Elena Filippova privilégient deux corpus de données : l'enquête Histoire de vie sur la construction des identités de 2003 (Insee-Ined) et des entretiens semi-directifs menés dans différentes régions françaises. Elles témoignent de deux rapports opposés à la spatialité : entre le « ici et maintenant » et l'« anachronisme identitaire » (p. 15), le territoire se construit et il est construit par celui qui l'investit. Ainsi, on s'approprie un territoire à travers des pratiques, et, selon les auteures, « on en prend possession » (p. 23). Il existe évidemment des identités multiples et fonctionnelles, tantôt locales, tantôt globales. La dimension spatiale des identités individuelles est ici mise en exergue.

L'ouvrage ne se focalise pas sur la construction des territoires mais s'attarde sur le façonnement des identités par les territoires. Ainsi, Yannick Sencébé distingue les lieux « qui font les liens » et les « liens qui font les lieux » (p. 44) en observant un déclin de l'appartenance dans les territoires de l'individualisme et de la mobilité. La contribution originale de Catherine Armanet, qui questionne le lieu de sépulture comme révélateur de l'identité territoriale, souligne les limites de l'hypothèse de la sépulture comme « lieu de la réaffirmation identitaire » (Tarrus 1992 : 78). Effectivement, la moitié des personnes interrogées penchent pour la crémation et ne se soucient donc pas du lieu de leur devenir *post-mortem*.

Les identités territoriales se fabriquent aussi autour de la notion de patrimoine, qui suscite enjeux, mobilisations et intérêts particulièrement prononcés depuis une trentaine d'années en Occident, comme en témoigne la contribution de Vincent Verschambre. Le patrimoine est effectivement un moyen privilégié de « construire des ancrages et des temporalités longues » (Debarbieux 2006 : 83). Il permet d'articuler les deux dimensions de l'espace et du temps dans lesquelles s'opèrent les constructions identitaires.

Dans la partie consacrée à l'invention des territoires identitaires à travers des terrains distincts (Landes, Bretagne, Corse, Languedoc), les contributions questionnent et retravaillent

les notions d'identité(s) et de territoire(s) et proposent de nouvelles pistes de recherche, malheureusement pas toujours assez fouillées. Sylvie Sagnes nous offre un exemple d'invention de territoire identitaire avec la Septimanie (Languedoc), terme étrange bien qu'historique qui date des Wisigoths et de leur territoire du nord des Pyrénées après leur défaite devant Clovis, mais remis au goût du jour par l'élus Georges Frêche, habitué, nous dit l'auteure, à « mêler actions politiques et historiques » (p. 150). Sagnes rend compte des pérégrinations de ce « non-lieu », aboutissant à un rejet final et donc à un « non-lieu », un échec.

Les territoires peuvent être, bien sûr, le lieu de revendications identitaires, politiques, culturelles, mais aussi le lieu de liens affectifs et sociaux, aux origines multiples, dont le patrimoine est un aspect important. La religion est aussi un puissant marqueur identitaire pouvant concerner des territoires précis, plus encore que les langues unifiées. Les stéréotypes identitaires liés à un espace sont par exemple traités par Marianne Blidon, qui s'attache à l'étude d'un quartier bien connu du grand public, celui du Marais parisien, connoté comme quartier gay. Cette identité témoigne d'une simplification, nous dit l'auteure, qui occulte de nombreuses dimensions fonctionnelles ou temporelles qui font la richesse et la vie de ce quartier (p. 255).

Comme très souvent dans les publications d'actes de colloque, il n'y a pas de conclusion générale. Les contributions sont de qualité inégale mais apportent des questionnements nouveaux autour des notions que le champ politique s'approprie et instrumentalise très souvent : l'identité et le territoire, notions bien connues de la géographie, qui a pourtant laissé le débat autour de ces questions aux autres sciences sociales, avant de les réinvestir pleinement.

Références

- TARRIUS A., 1992, *Les Fourmis d'Europe. Migrants riches, migrants pauvres et nouvelles villes internationales*. Paris, L'Harmattan.
- DEBARBIEUX B., 2006, « Débat sur l'identité territoriale. Prendre position : réflexion sur les ressources et les limites de la notion d'identité en géographie », *L'espace géographique*, 35, 4 : 298-309.

Cécile Campergue
Centre de recherches et d'études anthropologiques
Université Lumière-Lyon 2, Bron, France